

A la recherche de la personnalité de base de la Tunisie

par

A. DEMEERSEMAN

L'étude de la psychologie de la Tunisie se heurte à la difficulté commune : un peuple est un groupe trop vaste pour être à la portée des sciences humaines d'aujourd'hui. Dans l'état présent de leur développement, celles-ci sont dans l'impossibilité de mettre à notre disposition une méthode d'expérimentation rigoureuse s'étendant à une collectivité aussi complexe... Trop de problèmes ne sont pas résolus, trop de points restent obscurs. Mentionnons, par exemple, la relation des individus par rapport aux groupes ethniques. Il arrive, en effet, à des individus et à des groupes de prendre en mains un destin très particulier qui finira par marquer tout un ensemble, mais qui ne s'explique pas par lui.

D'autre part, on peut noter dans l'histoire et la formation d'un peuple, un processus d'unification qui transcende l'unité nationale. Que l'on songe, par exemple, à l'unification par la technique, la culture ou la civilisation, Il y a eu, dans le passé comme de nos jours, des ères de civilisation beaucoup plus vastes que le peuple ou la nation. Celui-ci ou celle-ci n'apparaissent en comparaison qu'une grandeur intermédiaire. L'aveu semble s'imposer : il faut décidément renoncer à entreprendre une étude de caractère scientifique du peuple tunisien comme de tout autre peuple, les ambitions caressées par le XIX^e siècle pour la « Völker Psychologie » n'ayant pas réalisé

leurs promesses. Le champ ne reste ouvert pour l'instant que pour des monographies restreintes à des cités ou à des groupes limités.

Il est vrai que certains chercheurs ne partagent pas ce doute de principe. Ils font preuve d'un plus grand optimisme à l'égard des possibilités des sciences humaines; celles-ci n'ont-elles pas commencé d'exercer leur maîtrise dans des recherches globales sur des groupes humains ? Les méthodes auraient fait leurs preuves. Seules les études préalables feraient généralement défaut pour étayer les synthèses.

Nous n'entrerons pas dans ce débat. Un fait majeur s'impose d'ailleurs à nous : l'étude de la psychologie de la Tunisie dispose d'un chantier riche de promesses, mais se heurte cruellement à l'absence d'élaboration des matériaux de base. Notre seule ressource sera de chercher quelques vues d'ensemble à partir des travaux déjà entrepris et grâce à l'exploitation des disciplines qui ont quelque rapport avec la psychologie. Dégager par là des lois scientifiquement reçues, qui s'appliqueraient dans tous les cas, reste hors de notre portée. De larges approximations seraient déjà pour aujourd'hui ce que les Tunisiens appellent « une faveur inattendue ».

L'objet précis de notre recherche est la *personnalité de base* de la Tunisie. La paternité de l'expression et de la méthode qu'elle inclut revient à la sociologie américaine. La théorie a été formulée par Kardiner, et Mikel Dufrenne en a fait la critique sous l'angle philosophique, dans un ouvrage publié en 1953 : « La personnalité de base. Un concept sociologique ». Ce travail remarquable nous servira de guide.

On entend par personnalité de base « une configuration psychologique particulière aux membres d'une société donnée et qui se manifeste par un certain style de vie sur lequel les individus brodent leurs variantes singulières; l'ensemble des traits qui composent cette configuration (par exemple une certaine agressivité jointe à certaines croyances, à une certaine défiance à l'égard d'autrui, à une certaine faiblesse *du super-ego*) mérite d'être appelée personnalité de base, non parce qu'ils constituent exactement cette personnalité, mais parce qu'ils constituent la base de la personnalité pour les membres

du groupe, « la matrice » dans laquelle les traits de caractère se développent » (1).

Nous cherchons donc une sorte de dénominateur commun entre les Tunisiens, une assise psychologique commune « sur laquelle se greffent les traits individuels et qu'on peut décrire en faisant abstraction de ces traits ».

On n'oubliera pas que la personnalité de base est à la fois une abstraction et une norme. Une abstraction, parce que, seule, la personnalité individuelle existe et que la configuration psychologique commune dont il est question est « repérée et prélevée sur elle ». Une norme, « en ce qu'elle exprime la personnalité approuvée, l'homme idéal d'une société donnée » (2).

Ce noyau solide et stable autour duquel se forme la personnalité de l'ensemble n'exclut pas, assurément, que l'individu ne puisse subir d'autres influences et se développer dans sa ligne propre, tout en se sentant Tunisien. Personnalité de base ne signifie pas une cristallisation qui supprimerait le dynamisme de la vie et de la liberté. Elle ne signifie pas davantage une homogénéité telle que la personnalité individuelle serait abolie. Il est évident que chaque Tunisien conserve son caractère propre; suivant l'âge ou le sexe, mentalités et comportements ont leurs nuances particulières. Un enfant, un adolescent, un vieillard, un homme, une femme ne perdront pas ce qui les distingue parce que l'on peut discerner en eux les traits généraux du caractère tunisien.

Il semblerait que notre étude dût nous entraîner, en priorité, vers la recherche de tout ce qui, dans la psychologie de la Tunisie, est profondément humain (3).

Mais nous ferons remarquer que notre dessein est moins d'étudier ce par quoi le Tunisien ressemble aux autres hom-

(1) Mikel DUFRENNE : *La personnalité de base*, p. 128.

(2) *Ibid.*, p. 322.

(3) « La personnalité de base est inévitablement conçue en fonction d'une certaine idée de l'homme, elle est l'universel humain modelé par les institutions primaires et réagissant à elles. Elle serait indéchiffrable si l'on ne présupposait cet universel humain; les applications des méthodes psychanalytiques et des tests de personnalité aux populations primitives ont validé cette présupposition. L'homme n'est jamais étranger à l'homme. » (Mikel DUFRENNE : *La personnalité de base*, p. 321).

mes que ce par quoi il s'en distingue. « Et l'étude de la personnalité de base permet précisément de mesurer en quoi, de par sa culture, il peut être étranger tout en restant compréhensible » (4).

La découverte de l'homme universel de la philosophie nous retiendra moins que celle de l'homme singulier, celui que l'histoire a formé. En d'autres termes, notre centre d'intérêt sera, non pas *cet homme* qui est un Tunisien, mais *ce Tunisien* qui est un homme.

I. — DELIMITATION PROVISOIRE DU CHAMP D'ETUDE

Dans une première tentative pour percer le mystère de la psychologie de la Tunisie et avant de pousser plus loin l'analyse, nous nous interrogerons sur l'impression générale qu'elle laisse à l'observateur. Première étape qui correspond assez bien à « l'observation directe libre » définie par Georges Granai à propos des techniques de l'enquête sociologique (5). Elle a l'avantage de permettre une première et provisoire délimitation de notre champ d'étude et de préparer une recherche plus méthodique.

Or, un regard un peu prolongé, conjugué avec l'expérience, laisse percevoir d'une façon encore confuse l'existence d'une psychologie tunisienne qui a son originalité. Cette impression se confirme, soit qu'on l'examine en elle-même, soit qu'on la compare à d'autres psychologies.

Vue en elle-même, elle présente les caractéristiques suivantes :

1° Elle est *unifiée*, à un degré qui trahit l'homogénéité d'un peuple, et prépare les assises de ce qu'on appelle une nation. Elle trouve son centre d'unité dans une conscience globale de communauté, communauté de vie, de race, de langue, de religion, de civilisation, de peuple ou de nation.

(4) *Ibid.*, p. 321.

(5) Georges GRANAI : *Techniques de l'enquête sociologique*. Traité de sociologie, chap. VII, p. 139-140.

2° Mais elle n'est pas moins *diversifiée*, non seulement en raison de la gamme infinie des nuances individuelles de plus en plus tranchées en raison du développement de la culture, mais aussi à cause des psychologies régionales différentielles si fortement accusées.

3° Elle paraît *hautement caractérisée* par trois traits majeurs, émergeant sur le fonds psychologique commun, et que l'on peut qualifier de spécifiquement tunisiens. Trois mots, là-dessus, disent l'essentiel. *Stabilité* : le caractère tunisien se présente à nous comme ayant sa forme déjà, une forme qui, au sein des évolutions, semble avoir gardé une certaine permanence. *Plasticité* : il mérite les qualificatifs de « poli », « rodé », « assoupli ». Il se distingue par une souplesse et une faculté d'adaptation qui ont frappé tous les observateurs. *Complexité*, enfin, car il se prête mal à des classifications rigides et se distingue par un alliage de tendances complémentaires, voire même opposées,

4° Mais cette psychologie demeure *irréductible* à celles-là même qui lui sont le plus opposées par le voisinage, par la communauté de langue, de religion, de culture et de civilisation, par la similitude des soubassements juridiques et sociaux.

Comparée à des psychologies qui ont avec elle des affinités incontestables, son originalité se maintient et continue à s'affirmer.

Par rapport aux psychologies proche-orientales, elle peut être appelée à bon droit une psychologie maghrébine, selon la terminologie ancienne, — nord-africaine selon la terminologie moderne.

Par rapport aux psychologies des autres régions d'Afrique du Nord, elle accuse des ressemblances frappantes, mais laisse percer en même temps des caractères propres qui semblent irréductibles.

Telle est l'impression générale qu'une observation toute empirique de la psychologie de la Tunisie permet de recueillir. Elle nous laisse entrevoir que le nombre de traits communs que se partage l'ensemble des Tunisiens est assez grand et suffisamment caractéristique pour que l'existence d'une person-

nalité de base de la Tunisie n'apparaisse plus comme une simple vue de l'esprit.

Nous devons d'autant moins déprécier la valeur de notre premier sentiment que la linguistique pourrait, si nous en exploitons les données, nous fournir immédiatement des indices tout à fait rassurants. Le parler tunisien a une personnalité accusée. Pour la protection de ses travailleurs nord africains contre les accidents du travail, une usine de la région parisienne n'a-t-elle pas éprouvé le besoin de faire enregistrer ses consignes de sécurité par trois sujets parlants, marocain, algérien, tunisien ?

Un dialectologue un peu averti pourrait aisément retrouver dans le parler tunisien un reflet des traits marquants de la psychologie tunisienne que nous venons de signaler.

Que l'on s'avise de faire entendre par un Oriental et un Maghrébin tel ou tel texte du parler citadin de la Tunisie, le test serait des plus suggestifs. Consonnes, voyelles, accent ne manqueront pas de faire choc sur l'un et sur l'autre. La stabilité du consonantisme ne distingue-t-elle pas le langage tunisois des parlers citadins d'Orient et du Maghreb à la fois ? (6) Les nuances des voyelles seront de nature à surprendre grandement, voire à dépayser l'Oriental, tandis qu'une oreille algérienne ou marocaine, familiarisée avec les parlers maghrébins sera charmée par la relative pureté des sons et leur musicalité. Ne serait-il pas permis de penser que le Maghrébin éprouverait même une impression analogue à celle d'un Français qui entre en contact avec la langue italienne ?

William Marçais a noté, en effet, que les Algériens « n'ont, en général, pas d'idées précises de leurs voyelles brèves dialectales. Il en est autrement des Tunisiens. Tous les Musulmans tant soit peu cultivés de la Régence ont de ces phonèmes un sentiment très net et leur appliquent une classification sommaire en fatha, kasra, damma, sur laquelle ils se montrent remarquablement d'accord » (7).

(6) Cp. G. S. COLIN : *L'Arabe vulgaire à l'École Nationale des Langues Orientales vivantes*, in Cent-cinquantième de l'École des Langues Orientales - Paris, 1948, p. 100.

(7) W. MARÇAIS et A. GUIGA : *Textes arabes de Takrouna*. Préface, p. X. 4-VII. Autre exemple (*tanwin*), p. X. 4-VIII.

Autre remarque : à l'inverse de ses deux voisins de l'Ouest, le parler tunisien n'allonge pas, très généralement, les voyelles des mots qu'il emprunte à la langue classique. D'autre part, les femmes tunisiennes ne sont-elles pas les plus zélées d'Afrique du Nord pour la conservation des diphtongues ?

La conservation de l'accent du mot, l'accentuation très spéciale de la phrase, trahissent peut-être encore davantage cette originalité, William Marçais se plaisait à décrire familièrement le dynamisme interne de la phrase tunisienne en cette forme imagée : après avoir amorcé son élan, la phrase bondit sur un tremplin, prend de la hauteur et surprend l'auditeur par sa brusque retombée.

La plasticité et la complexité du parler tunisien apportent, par ailleurs, des données directement exploitables sur le plan psychologique. On pourrait insister sur la large hospitalité dont bénéficient les vocables étrangers, mais elle n'est pas un élément distinctif. Il n'est pas de langue au monde qui n'adopte les mots de civilisation, et les autres parlers maghrébins paraissent aussi hospitaliers à cet égard que le parler tunisien. L'aptitude à créer des verbes avec les mots d'emprunt n'est pas davantage un trait spécifique : qui a quelque usage des langues sémitiques n'acquiert-il pas une facilité quasi instinctive pour l'extraction des consonnes d'un mot, pour leur transformation en verbe ? C'est essentiellement dans la souplesse dont il fait preuve, dans l'utilisation des emprunts que se distingue le parler tunisien. Non content de leur appliquer sa morphologie, il les fait passer rapidement dans la catégorie verbale pour y introduire, comme en se jouant, les nuances de son génie propre. Il emprunte, mais il transforme; il reçoit, mais il assimile; il bénéficie de la pensée d'autrui, mais il se hâte de la « tunisifier ».

Le parler tunisien, comme l'âme dont il est l'expression, a un grand faible pour les nuances. Toutes les langues utilisent les diminutifs, mais le parler tunisien dispose, sur ce point, d'une gamme très étendue. Complexité des sentiments, besoin de donner aux réactions du cœur une expression concrète pour le charme de la vie sociale, souci de jeter le voile de la pudeur sur la zone réservée à la personnalité et à son quant-à-soi, ce

sont là des traits de nature auxquels la langue a dû se plier et qu'elle révèle à qui veut l'entendre. L'aisance avec laquelle le Tunisien ne cesse de créer des quadrilitères à partir des mots de sa propre langue n'est-il pas, lui aussi, un signe non équivoque du besoin profond qu'il ressent de traduire la finesse de sa pensée et la complexité de ses sentiments ?

Ces remarques sommaires laissent deviner la richesse d'information qu'une utilisation des données de la dialectologie apporterait à l'étude de la psychologie tunisienne. Il nous suffit pour l'instant, dans le cadre d'une délimitation provisoire de notre champ d'étude, d'y avoir trouvé une indication générale des plus réconfortantes. Il nous reste maintenant à soumettre à l'analyse les traits caractéristiques dégagés ci-dessus.

II. — U N I T E

Nous avons affirmé l'existence d'une unité de la psychologie de la Tunisie, ainsi que l'existence d'une conscience commune ou globale. C'est là un fait que l'observation révèle, mais il faut le soumettre à l'analyse. Il importe de distinguer entre la première affirmation et la seconde. La première inclut l'existence d'une personnalité de base, la seconde celle d'un peuple ou d'une nation en formation. La personnalité de base, en raison de l'homogénéité qu'elle comporte, peut préparer la naissance d'une conscience commune. Elle ne la crée pas. D'autres facteurs doivent intervenir.

Quels sont ces facteurs ? Le facteur ethnique serait-il l'explication de l'homogénéité psychologique du peuple tunisien ? En second lieu, comment se présente l'enracinement dans le temps de la conscience commune du peuple tunisien ? A quelle période exacte de son histoire, sa personnalité est-elle sortie de ses langes, à quel moment le peuple tunisien a-t-il réussi à dépasser les cloisonnements sociaux et l'esprit de corps, de tribus ou de groupes pour prendre conscience de son existence et de son irréductibilité à d'autres peuples ?

En d'autres termes, quand a-t-il accédé à une conscience commune et s'est-il vu distinct de ses voisins d'Afrique du Nord en particulier ? A quel moment a-t-il cessé de se sentir un sim-

ple bénéficiaire plus ou moins passif d'une culture importée ? A quel moment la langue arabe, la culture et la civilisation islamiques, l'Islam-religion, sont-ils devenus sa langue, sa culture, sa civilisation, sa religion — sans qu'il ait renié pour autant, assurément, les liens qui l'unissent aux peuples qui les assument comme lui ? Quand a-t-il cessé de se voir comme une succursale d'une ère de spiritualité, comme un simple canton d'une ère de civilisation ? Quand a-t-il commencé à revendiquer une histoire personnelle, originale, et a-t-il renoncé à chercher sa gloire unique dans sa contribution à l'histoire commune des autres pays musulmans et spécialement de ceux d'Afrique du Nord ? Enfin, dernier problème, en est-il venu à se considérer, au cours de son histoire, comme le simple héritier d'une ethnie, d'une civilisation ou, au contraire, comme le fils d'un territoire — et dans l'une ou l'autre alternative, à quel moment cette conscience-là s'est-elle cimentée ?

A cette cascade de questions concernant l'unité de la psychologie de la Tunisie, les sciences humaines s'offrent à répondre. Elles disposent, à tout le moins, de données multiples dont la convergence serait susceptible d'orienter la recherche.

L'anthropologie, à défaut d'explication dernière, nous fournit une réponse qui donne quelque satisfaction à l'esprit. Il s'agit ici de l'anthropologie « ancienne manière », et non de ce que les Américains appellent l'anthropologie culturelle. Pour la Tunisie, la base des études anthropologiques reste l'ouvrage déjà vieilli de Bertholon et Chantre : « Recherches anthropologiques dans la Berbérie orientale (Tripolitaine, Tunisie, Algérie) ». Or la conclusion générale de ces auteurs serait qu'en Afrique du Nord, il n'y avait déjà plus, à leur époque, de types arabes purs, les Berbères les ayant largement assimilés. Fait gros de conséquences qu'un proverbe tunisien traduit à sa manière imagée :

« Dans le fond de la rivière,
ne restent que ses propres galets. »

De plus, on admet généralement la permanence, depuis les temps les plus reculés, du fonds ethnique pour l'ensemble de l'Afrique du Nord. Les brassages de races n'auraient pas provoqué de mutations décisives ou en tout cas n'auraient pas

modifié substantiellement le substratum primitif. A supposer même que la transformation ait été considérable, elle remonte à une telle antiquité qu'elle n'intéresse plus que la préhistoire ou l'histoire. Sans doute la Tunisie est-elle la région d'Afrique du Nord qui a connu l'apport le plus varié d'éléments étrangers, mais même là non plus, il n'aurait pas altéré d'une manière sensible la population d'origine. M. H. H. Abdulwahab, dans son « Coup d'œil général sur les apports ethniques étrangers en Tunisie », après avoir fait la part des mélanges de sangs durant la période antique, adopte nettement ce point de vue : « Les autochtones en proportion décuple, en face de tous les exotiques réunis, l'emportèrent sur ceux-ci et leurs caractères physiques, tout en se modifiant dans un sens, soit favorable, soit désavantageux, finirent par prévaloir et par s'imposer. Cela explique pourquoi, malgré que le résultat ne fut pas la constitution d'une race nouvelle indissolublement unifiée, on n'hésita pas à désigner cette cohue bariolée du nom générique, rendu général, de Berbères. Mais qu'un observateur attentif et scrupuleux se mette à la besogne, il ne tardera pas, en parcourant le pays, à démêler les différences qui distinguent et démarquent, d'une manière indubitable, dans la population contemporaine, les éléments autochtones des éléments adventices ». (8)

Il n'est personne pour chercher, aujourd'hui, de races pures en Tunisie et le temps est passé où l'on voyait dans les Berbères en général un ensemble ethnique homogène. En prenant le peuple tunisien à son étape actuelle d'évolution ethnique, nous le considérons comme la résultante de mélanges considérables dont certains sont relativement récents, d'autres très anciens.

De l'ensemble de ces faits, à savoir la permanence d'un fonds ethnique très primitif et l'assimilation progressive des éléments les plus divers dans le creuset du pays, qu'allons-nous conclure ? Rien de bien décisif, assurément, sinon une indication générale qui a sa valeur : la fusion des apports ethniques nous laisse penser que l'homogénéité sur le plan de la psychologie a dû en être grandement facilitée. L'hypothèse

de l'existence d'une personnalité de base avec ses traits communs retrouve dès lors un regain de probabilité.

L'histoire a certainement des réponses plus précises à nous apporter quant à l'enracinement dans le temps de la conscience commune du peuple tunisien. Elle pourrait nous décrire (à partir des origines la lente éclosion de cette conscience, indiquer les facteurs d'influence, le rôle capital joué par telle ou telle dynastie pour l'établissement d'une souveraineté politique et sociale sur l'ensemble du pays.

La sociologie dont les techniques d'enquête sont plus récentes et plus rigoureuses pourrait mettre à notre disposition une série de critères d'appréciation que l'histoire, comme telle, ignore.

La géographie humaine nous inviterait à délaisser l'énumération des dynasties et les structures des sociétés globales pour nous pencher de préférence sur telle ou telle cité, sur telle ou telle région, le Sahel par exemple, dans le dessein d'y trouver peut-être le vrai point de cristallisation de la conscience commune de la Tunisie.

La linguistique nous presserait de ne pas dédaigner les lumières précieuses que peut apporter l'étude de l'évolution des vocables qui ont servi, au cours des âges, à désigner le peuple tunisien.

Autant dire que les réponses à un problème aussi capital restent encore dispersées en diverses disciplines. Autant dire que nous devons nous résigner à cultiver la modestie et nous contenter de prendre comme point de départ le peuple tunisien tel qu'il vit sous nos yeux. Au vrai, parmi les hypothèses de travail, celle-ci serait-elle, d'aventure, la moins heureuse ?

En effet, l'observation de l'actualité pourrait nous amener à toucher du doigt une transformation capitale qui concerne directement le problème que nous étudions.

Nous avons affirmé plus haut que la psychologie tunisienne actuelle avait son centre d'unité dans une conscience globale de communauté, communauté de vie, de race, de langue, de religion, de civilisation de peuple ou de nation. Or, si le peuple tunisien a vraiment accédé à cette conscience-là, comme nous le croyons, c'est qu'un idéal commun a été proposé aux individus, c'est que ceux-ci ont fini par l'adopter. Qu'ils

(8) H. H. ABDULWAHAB : *Coup d'œil général sur les apports ethniques étrangers en Tunisie*, in *Revue Tunisienne*, 1917, p. 308.

l'aient adopté plus ou moins consciemment, plus ou moins volontairement suivant les cas, l'essentiel à retenir c'est qu'un même modèle de vie, une norme générale ont réussi à s'imposer à l'ensemble. Cela veut dire que modèle et normes ont été pris en charge, agréés, assumés, car la liberté a toujours son mot à dire.

Quel est ce modèle de vie, quelle est cette norme générale de référence dans le cas précis ? N'y aurait-il pas une nouvelle hiérarchie des valeurs ? Un déplacement du centre de gravité de la conscience commune ne serait-il en train de se produire sous nos yeux ? Fût-elle unifiée depuis très longtemps, la psychologie de la Tunisie a une dimension historique, et son point de cristallisation n'est pas nécessairement le même qu'hier. L'unité ancienne s'est faite autour de l'Islam en tant que religion, culture, civilisation. En est-il de même de l'unité moderne ? A la norme religieuse et culturelle est venue s'adjoindre la norme nationale avec ses données toutes nouvelles, dont le centre de gravité est l'idée de patrie. S'intègre-t-elle aux normes anciennes ou tend-elle à intégrer celles-ci ? Nous avons énuméré comme éléments constitutifs de la conscience globale, race, langue, religion, civilisation, peuple ou nation ; mais comment s'équilibrent-ils dans la conscience commune ? Quel est l'élément qui tend à dominer ? Répondre à cette question serait ouvrir des perspectives nouvelles sur les tensions fondamentales de la personnalité de base de la Tunisie.

III. — D I V E R S I T E

A l'unité d'une psychologie générale tunisienne, nous devons ajouter une extrême différenciation individuelle et régionale. Sur ce plan là, il est permis de parler de psychologies multiples.

Psychologie individuelle d'abord. Les nuances ici ne se comptent plus : psychologies religieuses, psychologies suivant les classes sociales et le rôle particulier dans la société ; psychologies selon l'âge, le sexe, le métier, la culture ; psychologies politiques, voir même psychologies économiques.

Si le développement généralisé de la culture contribue à renforcer l'homogénéité, on peut dire avec autant de raison qu'il accuse les traits individuels. « A mesure qu'elle évolue, la société assigne aux individus des rôles de plus en plus différents et, du même coup, attend d'eux des attitudes différentes et finalement, des personnalités différentes ». (9) Un avocat tunisien, un ingénieur, un fonctionnaire, ont une psychologie fortement marquée par leur métier. Qu'ils soient de vieux militants du parti destourien, leur rôle politique marquera profondément leur mentalité et leur caractère. Une femme qui est un membre actif du mouvement féministe finira par être formée à l'image du rôle qu'elle doit jouer dans la société.

Psychologies régionales en second lieu. On pourrait parler de psychologies citadines et de psychologies bédouines (dans le sens tunisien du mot). Une singulière méprise, que ne commettra pas un Tunisien, serait de confondre un Sahélien avec un Djerbien, de croire que le Djerbien a les mêmes racines qu'un Jridi ou un Zlass. On n'a pas attendu l'époque moderne pour reconnaître dans le Djerbien des aptitudes commerciales, pour souligner son dynamisme, sa sobriété, son âpreté au gain. De vieux dictons très malicieux en témoignent. Dans son village qui date au moins de 3.000 ans, le Sahélien a représenté peut-être le seul point stable en un monde où les vicissitudes de l'histoire ont tout ébranlé. On a noté l'énergie de son caractère, son activité. Il ne faut pas s'étonner si certains auteurs ont cru découvrir dans son attachement au sol et dans son travail, les traditions vivaces de l'époque carthaginoise.

Le domaine des psychologies individuelles de la Tunisie se prête à des investigations du plus haut intérêt. Il est resté jusqu'ici une terre vierge ou peu s'en faut et a été laissé aux hasards de l'observation occasionnelle ou de l'intuition. On trouverait toutefois une moisson non négligeable dans les études sur l'enfance, la jeunesse et la psychologie des métiers. On souffre encore de l'absence des grands romans et des peintures de caractères. Le théâtre et maintenant le cinéma pourraient fournir des indications utiles.

Les recherches sur les psychologies régionales trouve-

(9) Mikel DUFRENNE : *La personnalité de base*, p. 222.

raient des éléments de choix dans les monographies régionales qui ont été écrites au cours des dernières années.

En attendant des enquêtes plus approfondies, quelques faits importants doivent retenir notre attention. Le premier, est l'existence de psychologies régionales très accusées, pour ne pas parler de la psychologie des cités qui, elle aussi, est une réalité. Comment s'expliquent-elles ? Par des facteurs multiples sur lesquels la géographie humaine, l'histoire, la sociologie pourraient nous éclairer. Nous ne pensons pas que l'anthropologie nous révélerait les raisons dernières. Un brassage considérable de populations a pu certes préparer le terrain à une unification sur le plan psychologique, mais il ne faut pas oublier que la fusion des éléments ethniques dans une région déterminée s'avère une opération de longue haleine. La variété originelle est telle que les types raciaux résistent, dans une mesure appréciable, surtout dans les régions moins accessibles. Pour sortir des généralités, prenons l'exemple de la Kroumirie.

Au cours d'une exploration anthropologique déjà vieille, le Dr Bertholon y a reconnu la présence d'au moins cinq types qui se dégagent au milieu de nombreux caractères aberrants créés par le métissage :

1° Un type offrant peut-être certaines analogies avec celui de la race dite de Candstadt et de Néanderthal.

2° Le type répandu de chaque côté des Pyrénées et jusqu'au sud de l'Espagne ainsi que dans les îles méditerranéennes (Corse, Sardaigne, Sicile).

3° Un type caractérisé par de la brachycéphalie, à peau brune, au yeux et cheveux foncés, à taille peu élevée.

4° Un type de blonds qui a été comparé par Collignon avec ceux de France : « La comparaison des deux groupes permet de constater que le blond d'Afrique a conservé sa haute taille, diminuée en France par suite du croisement avec des petits bruns brachycéphales. La tête de l'Africain s'est un peu allongée, celle du Français raccourcie; cela tient au contact du premier avec le Berbère, du second avec le Celte ».

5° Un type Arabe dont quelques sujets ont le type de l'Arabe classique; la plupart ont certains caractères arabes avec

des signes de métissages (10). En dépit de cette variété extrême de types ethniques, la Kroumirie a cependant sa psychologie régionale bien définie. L'unification s'est donc faite à un autre niveau que le niveau racial et un peu malgré lui.

Le deuxième fait est que les psychologies régionales rejoignent plus ou moins bien et à des paliers divers les traits généraux de la personnalité de base de la Tunisie. On pourrait même dire à ce point de vue que les psychologies régionales sont plus ou moins « tunisifiées ». Le fait est bien connu des Tunisiens et l'histoire le confirme. Si l'on dressait une carte psychologique de la Tunisie, elle nous donnerait une idée concrète des particularismes à leurs différents degrés. Elle se situerait non pas à l'échelle des tribus ou des fractions de tribus, comme jadis, mais à celle de la région.

On voit par là l'intérêt que représenterait une étude du processus d'unification psychologique au niveau de la région. Elle nous éclairerait en particulier sur la puissance d'assimilation de la Tunisie qui nous paraît un trait tout à fait caractéristique.

En effet, les pays assimilent plus ou moins bien, plus ou moins rapidement les éléments hétérogènes. Il est vrai que ces derniers ne sont pas assimilables au même degré. Or, quelle que soit l'élasticité de la personnalité des nouveaux éléments, son imperméabilité aux influences, il n'est pas douteux que la Tunisie se révèle à nous, si on nous permet le qualificatif, comme extraordinairement « tunisifiante ».

Donnons un exemple : les Tripolitains de Tunisie. On a remarqué qu'un Tripolitain se « tunisifie » en deux générations. La transformation vestimentaire est le premier signe extérieur de la métamorphose, l'adoption des mœurs est le deuxième. Test final qui consomme la naturalisation : le petit-fils pense tunisien. Seul un homme averti décèle encore dans le vocabulaire ou les comportements quelques séquelles de l'origine ethnique. Les exemples de cette assimilation sont innombrables. Les « Oualis » d'origine marocaine dont la mémoire est si vivace dans l'âme populaire n'ont-ils pas laissé des descendants qui sont aussi tunisiens que d'autres ?

(10) DR. BERTHOLON : *Exploration Anthropologique de la Kroumirie*.
Extrait de la Revue Tunisienne.

Il y a donc en Tunisie une psychologie que nous appelons *assimilatrice*, dont l'étude pourrait nous faire pénétrer au cœur des choses. Sans engager une discussion sur le fond même du sujet, soulignons son intérêt.

Du côté de l'assimilé, par quoi commence l'assimilation suivant les régions et suivant les cités ? Par l'adoption du style de vie, des particularités locales du langage ? Y a-t-il des exigences nouvelles à ce point de vue ? Quel est le mobile qui le détermine à accepter ou à rechercher cette assimilation ? L'esprit d'imitation, le désir de faire oublier son caractère d'étranger et de se voir traiter lui et ses enfants à égalité avec les habitants ?

Du côté de l'assimilateur, quel est le mobile qui le pousse à favoriser l'assimilation ? L'esprit d'accueil, l'impératif communautaire qui exige la soumission de l'étranger à la loi commune, s'il veut être traité à égalité ? Le peuple conçoit-il une assimilation véritable qui ne soit pas une islamisation ? Un musulman, quelle que soit sa race, n'est-il pas déjà à ses yeux aux trois quarts assimilé ? N'est-il pas désireux, par ailleurs, de voir un étranger, non musulman mais doué de qualités humaines supérieures, venir enrichir sa propre communauté en adhérant à l'Islam ? Et dans ce cas se montre-t-il indulgent pour les autres modalités de son adaptation au pays ? La circoncision n'est-elle pas pour lui le test le plus décisif de l'adoption communautaire ? Les élites modernisées ont-elles une autre conception de l'assimilation ? Ont-elles accédé à une notion d'assimilation spécifiquement nationale axée sur la naturalisation et l'adoption de la langue du pays ?

On voit par là combien la définition de la conception tunisienne traditionnelle ou moderne de l'assimilation serait enrichissante sur le plan psychologique. Il faudrait y ajouter sur un plan plus général l'étude du processus d'unification des deux psychologies : la citadine et la bédouine, qui sont une des données fondamentales de l'histoire du pays. A quel moment, la fusion des deux a-t-elle été amorcée et sous quelle forme ? Est-ce la psychologie citadine qui a eu l'initiative et qui a tendu à dominer l'autre ? Cette suprématie, si suprématie il y a, est-elle consommée aujourd'hui ou bien la tension persiste-t-elle encore ? La Tunisie serait-elle alors,

sur le plan psychologique, plus « citadinisée » que le reste de l'Afrique du Nord ?

Ainsi s'expliquerait l'unité psychologique de la Tunisie. Que l'on admette ou non cette hypothèse, la diversité dont nous venons de mesurer les dimensions n'est pas de soi inconciliable avec l'unité signalée plus haut. Comme le fait remarquer Mikel Dufrenne, « ni la diversité des tempéraments individuels, ni la diversité des situations faites aux individus par la structure de la société n'empêche de concevoir, au-delà de ce qui distingue les individus, ce qui leur est commun et ce qui exprime l'unité de la culture ». (11)

IV. — P E R M A N E N C E

Personnalité de base signifie un fonds psychologique commun comportant une certaine stabilité et une certaine plasticité, ou si l'on veut, une nature individualisée et une liberté qui s'est exercée d'une certaine manière. Dans le cas précis de la Tunisie et à l'étape de transition qui est la sienne, la part du permanent et la part du changeant, du statique et du dynamique, la manière dont elles s'équilibrent dans la personnalité globale s'avèrent singulièrement ardues à préciser.

Que devient le caractère tunisien au sein de l'évolution moderne ? Y a-t-il quelque chose qui perdure et quoi ? La Tunisie se donne à elle-même un style nouveau ; a-t-elle le pouvoir de se doter au même degré d'un nouveau caractère, d'une personnalité différente de celle que son histoire lui a léguée ? Et, si elle ne l'a pas, quelle est cette personnalité qui se prolonge en elle et jusqu'où est-il permis de remonter dans le passé pour en découvrir les assises ?

Les Tunisiens d'aujourd'hui ont-ils quelque ressemblance avec ceux du passé et lesquels ? Et jusqu'où peut-on légitimement rechercher leurs modèles ? Quelle période de l'histoire allons-nous pouvoir interroger sans tomber dans le vague, le nébuleux, le conjectural ? On pourrait évoquer le souvenir des Phéniciens et des Romains. Que le pays ait été marqué par leur empreinte n'implique pas que les Tunisiens d'aujourd'hui

(11) Mikel DUFRENNE : *La personnalité de base*, p. 260.

portent encore en eux quelque trace de leur influence. On croira peut-être triompher en recourant à des références plus proches : Arabes, Hilaliens, Turcs, Andalous. Le triomphe, si triomphe il y a, sera de très courte durée, car il est basé sur une confusion entre les données de l'histoire et de l'anthropologie et celle de la psychologie.

Est-il un seul Tunisien qui soit aujourd'hui Arabe, Hilalien, Turc, Andalous ? Il en est assurément un bon nombre qui le sont par l'origine ethnique et qui en tirent encore quelque gloire; mais le sont-ils par la mentalité et le caractère ? Le seraient-ils, qu'ils ne ressembleraient guère à leurs ancêtres, eux-mêmes déjà naturalisés tunisiens depuis bien longtemps. Par surcroît, la comparaison reste bien hasardeuse. Que connaissons-nous exactement de la mentalité et du caractère de ces derniers ?

Il est évident que plus les hommes s'éloignent de nous dans le temps, moins nous les connaissons. Leur silence permet beaucoup d'interprétations. Correspondent-elles à la réalité ? Peut-être. Ce « peut-être » indique la limite de nos certitudes en psychologie. L'histoire nous apporte des affirmations plus tranchées; mais la psychologie a sa méthode à elle. Revenons donc à l'actualité : prenons notre point de repère dans la jeunesse. N'y a-t-il pas autant d'écart entre les jeunes d'il y a trente ans et ceux d'aujourd'hui, qu'entre la mentalité d'un contemporain d'Ibn Khaldoun et celle d'un contemporain de Khéreddine ?

La remarque nous incite à la prudence. La difficulté de discerner, au sein du changement, ce qui reste et ce qui passe, n'est pas légère.

Et pourtant, nous nous refusons à considérer le Tunisien comme un homme sans racines. Nous continuons à croire que son caractère est le produit d'une longue maturation. Nous n'hésitons même pas à dire que sa psychologie est, à bien des égards, stabilisée. L'homme qui l'assume a un caractère défini, un fonds acquis, ses habitudes, ses plis, sa forme, sa maturité. Que sa vie, à l'étape moderne, prenne à ses yeux un autre sens, une autre direction, qu'elle ait un style tout nouveau n'implique pas que son caractère n'ait aucune continuité. Nous renonçons pour notre part à expliquer les traits distinctifs de la

personnalité de base de la Tunisie par la seule actualité. La réaction violente contre le passé qui est l'une des réalités les plus palpables d'aujourd'hui ne prouve-t-elle pas, à elle seule, que cette personnalité a porté jadis le poids du passé et que sa mentalité et son caractère le portent encore ? Mais, dès que notre esprit réclame des précisions, l'embarras nous saisit : où et en quoi se manifeste la permanence ?

A cette question, nous répondrons qu'elle se manifeste au minimum dans l'hérédité *ethnique* et *historique*.

1° HÉRÉDITÉ ETHNIQUE

Les anthropologues nous apprennent que les populations de l'Afrique du Nord ont en commun d'être de race blanche. Chose digne de remarque, en dépit d'une immigration noire qui semble dater de la plus haute antiquité, leurs genres de vie, leurs modes de nourriture, leurs attaches spirituelles les apparentent dans leur ensemble à la Méditerranée plutôt qu'à l'Afrique noire (12). A ce titre, leur pays apparaît comme un trait d'union entre l'Europe et l'Afrique.

Il est probable que les Berbères d'aujourd'hui descendent de ces blancs aux types variés que l'on trouve en Afrique du Nord dès le Néolithique. Et il semble acquis que les apports ethniques étrangers ont été faibles et que les brassages et les métissages de trois millénaires n'ont pas altéré le fonds primitif (13).

Mais il faut certainement nuancer l'affirmation en ce qui concerne la Tunisie. C'est dans les villes que la fusion ethnique a été la plus grande, c'est là que l'on peut le moins déceler les types primitifs. Or, la Tunisie est le pays citadin par excellence. Elle a reçu un fort contingent d'éléments étrangers, en dernier lieu des Turcs, des Andalous et des Européens. Dans le sud tunisien, le métissage noir est moindre qu'au Maroc.

Il y a donc une permanence ethnique, mais que nous apporte-t-elle sur le plan psychologique ? Rien, ou si peu de chose. L'anthropologie nous laisse sur notre faim. Il est clair,

(12) Jean DESPOIS : *L'Afrique du Nord*, Introduction, p. X.

(13) Jean DESPOIS : *L'Afrique du Nord*, Introduction, p. X.

en effet, que nous ne pouvons rien attendre de décisif, sur le plan psychologique, de la découverte de dolichocéphales bruns ou blonds, ou de brachycéphales. Les précisions scientifiques sur la taille, la couleur des cheveux et des yeux, l'indice céphalique, l'indice nasal, les déformations crâniennes, ne nous fourniraient pour une enquête comme la nôtre, que des indices dont l'interprétation se révélerait des plus hasardeuses.

Que Collignon ait découvert en Tunisie un type arabe « au crâne en point d'interrogation », la trouvaille ne nous renseignera assurément pas sur le contenu mental de celui-ci. Etablir une liaison rigoureuse entre les facteurs somatiques et la psychologie nous mènerait sur une fausse piste.

Nous évitons à dessein l'emploi du qualificatif racial qui suggérerait le recours au facteur biologique et à l'explication physiologique. Il n'est pas dans notre pensée de sous-estimer l'influence du facteur biologique encore que ce facteur ne soit ni le seul, ni le plus important.

De plus, il n'a jamais été prouvé qu'il ait un rapport de cause à effet avec le mental proprement dit : Otto Klineberg, en donnant un aperçu limpide sur l'état des recherches en la matière, a démontré que si les races présentent des *caractéristiques physiques héréditaires*, il ne s'ensuit pas que celles-ci soient liées d'une façon ou d'une autre à une certaine mentalité. Il n'existe pas de *différences psychologiques héréditaires* entre races.

« Il est bien hasardeux, dit-il, de vouloir déduire les caractéristiques psychologiques des caractéristiques physiques. L'existence d'un rapport entre les traits somatiques et les traits de la personnalité n'a encore jamais été démontré scientifiquement. Pour ne citer qu'un exemple, on s'est préoccupé de savoir quelle correspondance ou quelle corrélation existait entre la hauteur du front et les quotients obtenus dans les tests d'intelligence. Aucun fait n'a été apporté à l'appui de la croyance populaire. Les élèves qui ont le front élevé ne se montrent pas plus intelligents que ceux qui ont le front bas. La même conclusion s'impose en ce qui concerne de nombreuses autres caractéristiques physiques. On ne remarque aucune différence d'intelligence ou de personnalité entre blonds et bruns, grands et petits, dolichocéphales et brachycéphales; entre ceux qui ont

les yeux bridés et ceux qui les ont ovales; ceux qui ont les lèvres minces et ceux qui les ont charnues. Même les dimensions de la tête semblent n'avoir aucun rapport défini avec les caractéristiques psychologiques, si ce n'est dans les cas extrêmes ou anormaux.

Nous pouvons en conclure avec assurance qu'aucun des traits anatomiques distinctifs qui ont été utilisés pour la classification des races n'a de sens, du point de vue de la mentalité. Les recherches se poursuivent dans ce domaine mais elles portent sur l'ensemble de la constitution plutôt que sur tel ou tel trait physique pris isolément; rien ne permet d'affirmer encore que cette étude des constitutions donnera des résultats valables et, de toutes façons, ses conclusions ne seront guère applicables au problème de la race puisqu'il existe dans tous les groupes raciaux une grande variété de types de constitution. Nous sommes donc fondés à conclure que les différences anatomiques et de structure entre les groupes raciaux ne *s'accompagnent pas nécessairement* de différences psychologiques correspondantes. » (14)

Il fut un temps d'optimisme où l'on croyait pouvoir déceler en Tunisie, comme dans l'ensemble de l'Afrique du Nord, à travers les traits physiques, des descendants de Berbères ou d'Arabes. On n'hésitait même pas à édifier sur cette base fragile les assises d'une psychologie différentielle. Et l'audace allait jusqu'à des esquisses complètes du caractère et de la mentalité de l'Arabe et du Berbère.

Notre curiosité ne s'est pas assoupie mais nous n'osons plus prononcer le mot de race qui a un sens trop fixiste. Au mot « Berbères » dont le vague laisse rêveur, plusieurs tendent à substituer le mot d'autochtones qui pour n'être pas plus précis sur le plan racial proprement dit, évoque moins les Grecs et les Romains et leur jugement sur les « Barbares ». Le mot « Arabes », lui-même, qui a servi à désigner les habitants de la Tunisie est vidé de tout contenu racial et ne fait qu'évoquer la conversion des autochtones à l'Islam et leur appartenance intime à la civilisation islamique par la langue, les habitudes et la mentalité. Le mot « Tunisiens » auquel

(14) OTTO KLINEBERG : *Race et psychologie, La question raciale devant la science moderne*, UNESCO, Paris, 1951.

A. DEMEERSEMAN

l'indépendance donne un nouveau lustre, en nous libérant du vocabulaire archaïque, nous prémunira peut-être contre les illusions.

2° HÉRÉDITÉ HISTORIQUE

C'est l'histoire qui nous apporte les principales lumières. La personnalité de base a, en effet, comme l'a montré Mikel Dufrenne, une dimension historique, une profondeur temporelle. Elle est héritière du passé, héritière d'une tradition. Cet auteur considère celle-ci comme une survivance psychologique dont l'effet peut se perpétuer, sans que se perpétue avec lui l'institution ou le régime culturel qui l'avait suscité. (15)

Il faudrait néanmoins dater une personnalité de base car elle change à chaque moment de l'histoire. Seule une abstraction de l'esprit nous permet de la figer dans un instant du temps, en négligeant son aspect dynamique. Le procédé est légitime et correspond à une loi de l'esprit, mais il ne faut pas perdre de vue ce qu'il a d'artificiel à maints égards.

L'histoire nous apporte en gros trois constantes : les mémoires des aventures antérieures; la participation aux civilisations méditerranéennes; le témoignage d'un attachement aux traditions d'une ténacité remarquable.

1° La mémoire des aventures antérieures

Il est une première réalité psychologique dont nous sommes sûrs : de même qu'un individu a une certaine mémoire des événements de sa vie, a conscience d'une histoire qui lui est personnelle et qui est irréductible à celle des autres, de même le peuple tunisien garde le souvenir de ses aventures antérieures. Un vieillard a la mémoire des événements du passé lointain, tandis que s'estompent à ses yeux les réalités présentes ou proches. En serait-il de même d'un vieux peuple ? Nous ne saurions le dire. Ce que nous constatons, c'est que le peuple tunisien, par la voix de ses représentants, porte encore ce que nous appellerions, sans irrévérence et par fidélité à notre sujet, les cicatrices du Protectorat.

(15) Mikel DUFRENNE : *La personnalité de base*, pp. 272 à 280.

Passés ou non, les événements dont le peuple garde la mémoire ont une survie dans la psychologie. Ils continuent à exercer leur influence. On peut faire la même observation pour les structures et les institutions; de même que les murailles de Tunis, dont l'urbanisme a décrété la disparition, peuvent rester longtemps une réalité dans la mémoire de la capitale, de même les changements qui ont affecté les normes éducatives, religieuses, culturelles, sociales, juridiques, économiques, nationales n'ont pas fait disparaître d'un trait de plume les traits psychologiques et les comportements qui leur étaient attachés. Comme tout être humain, le Tunisien est un être historique (16). La longue histoire vécue par lui, que dire de l'histoire proche, a agi sur lui comme il a agi sur elle. Elle l'a formé, mais il a collaboré à cette formation. Il a reçu un style de vie et se l'est donné. Qu'on en vienne à lui en proposer un autre, il ne peut l'adopter que sur la base d'un style antérieur. Cela est vrai pour un individu, mais l'est bien davantage encore pour un peuple. Les changements de celui-ci, même quand ils paraissent rapides, ne peuvent être que lents. Il ne se transforme qu'à partir des données antérieures.

Son histoire peut être un levier, mais elle est avant tout un poids. Et c'est bien pourquoi il ne faut pas oublier cette banalité : que le peuple qui se modernise sous nos yeux n'est ni allemand, ni irlandais; il est tunisien. Cela signifie que la personnalité de base de ce peuple a une hérédité historique.

2° La participation aux civilisations méditerranéennes

C'est une caractéristique commune aux trois pays nord-africains que leur participation aux diverses civilisations méditerranéennes. Mais il est évident qu'ils n'en ont pas bénéficié au même degré. On n'en doutera pas si l'on se rappelle que les Romains n'ont occupé que la moitié du Maghreb, que les Turcs n'ont pas pénétré au Maroc et que les montagnards, sous toutes les dominations, ont été pratiquement indépendants.

S'il est vrai que les Phéniciens ont marqué toute l'Afrique

(16) Mikel DUFRENNE : *La personnalité de base*, pp. 272 à 280.

du Nord de leur empreinte, on ne saurait oublier qu'ils ont répandu leur civilisation en Tunisie durant un millénaire et demi et enrichi ses campagnes par l'apport des techniques, celles de l'arboriculture en particulier.

L'influence de Rome « fut surtout profonde en Tunisie et sur les hautes plaines de l'Algérie orientale, c'est-à-dire dans les Provinces d'Afrique et de Numidie » (17).

3° L'attachement aux traditions

L'attachement aux traditions évoque invinciblement chez nos contemporains le « conservatisme ». Le mot est péjoratif et critique une exagération. Mais il ne faut pas oublier qu'une société humaine est toujours héritière de certaines valeurs et qu'elle a conscience du devoir de les transmettre :

« Une société a un certain niveau de civilisation, une culture, une richesse intellectuelle et morale, un style de pensée et de vie, un esprit et tout un ensemble de hautes traditions; elle croit justement que là est ce qui fait sa dignité et une raison de son existence, elle en veut assurer la permanence et les générations successives lui apparaissent comme devant être les gardiennes et les servantes de ce noble dépôt; ce n'est pas là nécessairement servitude accablante, bien au contraire, ce peut être, ce doit être normalement, noblesse de service, car l'homme ne s'accomplit qu'en se donnant à ces hautes valeurs. Mais il n'est pas moins vrai que chaque génération a sa manière propre qu'elle tend à conserver et à défendre contre des changements qui lui semblent des abandons, que la génération qui vient a son apport original, ses rejets et ses projets » (18).

Or, à s'en tenir au témoignage de l'histoire, la résistance aux changements considérés comme des abandons, serait l'une des principales constantes de la psychologie nord-africaine. La stabilité sociale et psychologique aurait été, en ces pays, d'une ténacité et d'une longévité qui laissent rêveur. L'exacte soumission aux normes reçues s'y serait maintenue durant

plusieurs millénaires. Tel est, du moins, le bilan des recherches historiques sur le monde antique, tel que le présente J. Lassus :

« Le résultat de ces études a d'abord été de constater la permanence des mœurs et de l'âme berbère depuis la proto-histoire, et peut-être la préhistoire, jusqu'à nos jours; c'était déjà un des thèmes du grand livre de E. J. GAUTIER et une discussion qui s'est élevée au sujet des *mapalia*, les habitations primitives des Numides, est caractéristique à cet égard » (19).

Ce jugement historique est-il conforme à la réalité ? Nous laissons aux historiens le soin de nous le dire. Notre tâche ici est purement psychologique. Mais nous ne pouvons passer sous silence les doutes que cultive à l'égard de ce jugement un géographe dont l'autorité est reconnue. Jean Despois n'hésite pas, en effet, à marquer ses réserves quant à la validité des conclusions auxquelles ont abouti les historiens :

« Les historiens admettent sans preuves suffisantes la persistance depuis une haute antiquité, non seulement des types physiques et de la langue des Berbères, mais aussi de leurs institutions et de leurs coutumes sur lesquelles nous sommes insuffisamment renseignés au cours des siècles et par des auteurs d'origine étrangère » (20).

Et il ajoute cette remarque que la psychologie ne saurait qu'approuver :

« Il est hasardeux de conclure que les coutumes berbères n'ont pas varié au cours des siècles bien qu'elles nous paraissent immuables » (21).

Une chose pour nous est certaine : l'affirmation générale que l'histoire de la Berbérie depuis ses plus lointaines origines se serait déroulée sous le signe de la stabilité, à supposer même qu'elle soit exacte, devrait singulièrement être nuancée, si on voulait l'appliquer au cas de la Tunisie. Sans doute, peut-il paraître factice de séparer ce pays du monde nord-africain durant les périodes où son histoire propre se confondait avec la sienne. Il reste cependant, sur le plan de la psychologie

(17) J. DESPOIS : *L'Afrique du Nord*, n. 120.

(18) M. BLANCHET : *Le partage des droits et des responsabilités*, « Enseignement et Education », in 4^e Semaine Sociale de France, Versailles, 1958. L'Enseignement, problème social, pp. 154-155.

(19) Extrait de la Revue Africaine - Centenaire de la Société Historique Algérienne, 1956 — J. Lassus : *L'Antiquité*, p. 3.

(20) Jean DESPOIS : *L'Afrique du Nord*, p. 112.

(21) Jean DESPOIS : *L'Afrique du Nord*, p. 141.

proprement dite, que la même aventure historique peut ne pas avoir le même retentissement dans des populations différentes. Or, ce que nous savons de la psychologie de la Tunisie nous incline très fort à croire que la même histoire n'a pas été vécue de la même manière. Et, il ne faut pas oublier par ailleurs, que la Tunisie a aussi son histoire personnelle. Quoi qu'on puisse penser de la valeur du jugement historique sur l'attachement aux coutumes et aux traditions, nous ne pouvons cependant en écarter l'examen sur le plan qui nous intéresse ici. Ce jugement a donné naissance, en effet, à tout un courant de pensée dont la paternité ne revient pas nécessairement aux historiens comme tels.

A partir du postulat de la permanence, on a eu tendance à croire trop facilement à la transmission des traits acquis au cours des siècles. On est même allé jusqu'à expliquer l'amour de la tradition, chez ces peuples, par une hérédité raciale. Nous avons vu plus haut que cette explication est scientifiquement indéfendable.

Mais il est une autre tendance qui sollicite notre attention. On n'a pas hésité à attribuer sans précautions les traits de la psychologie archaïque de l'Afrique du Nord, aux populations actuelles.

Cette attribution peut-elle être légitime ? Légitime ou non, la tendance a été assez répandue et cherche encore à se survivre.

Pour les Européens, c'est la période antique, punique ou romaine, qui a fourni la plus abondante moisson sur le plan psychologique. Il n'est pas absolument sûr que certains d'entre eux, férus de culture antique, ne se soient trop complu à voir dans les Nord-Africains de leur temps, des Libyens, des Nasamons, des Gétules ou des Numides.

Pour les Nord-Africains eux-mêmes c'est la période arabe qui, en général, a capté la plus large partie de leur attention et de leur intérêt. Il serait intéressant de se demander, au sujet des idées d'un bon nombre, sur le caractère nord-africain, la part qui revient aux historiens du passé et aux observateurs du présent.

Or, nous savons, les historiens l'ont fait remarquer les

premiers, que pour la période antique nos sources sont suspectes. Elles émanent de dominateurs qui ont observé la population sous un angle particulier. Si, objective qu'ait été leur vision des choses et des hommes, en plusieurs domaines, elle reste entachée au minimum d'un vice rédhibitoire : elle est une vision du dehors et non du dedans. Il y a de grandes chances pour que ces peuples aient été jugés moins en eux-mêmes que par rapport à la mentalité et aux visées propres de ceux qui les observaient.

Pour la période arabe, les Hilaliens ou les Berbères décrits par Ibn Khaldoun ne sont plus assurément les Nord-Africains d'aujourd'hui. Quant aux auteurs orientaux, un bon nombre d'entre eux avaient sur le Maghreb des idées plus que sommaires et des préjugés aussi puérils que ceux de maints auteurs occidentaux. Or, dans quelle mesure une partie des milieux lettrés en Afrique du Nord ne doit-elle pas ses conceptions concernant la psychologie du pays à ces sources anciennes ?

Que l'on ne se méprenne pas sur notre pensée. Nous n'allons pas jusqu'à nier la légitimité d'attribuer à la population actuelle certains traits psychologiques propres à celle des périodes antérieures. Certes, il n'est pas prouvé que le caractère d'un peuple, cet amalgame de races, soit immuable. Il est moins certain encore que l'on doive retrouver inchangées les caractéristiques que l'on a observées à telle ou telle étape de son histoire. C'est ainsi, par exemple, qu'un peuple peut passer, comme l'a si bien démontré Ibn Khaldoun, par des périodes de décadence. Or, sur quoi se baser pour prétendre qu'il n'accèdera pas un jour à un nouveau stade de dynamisme et de progrès ?

Il n'en reste pas moins vrai que l'on ne peut pas affirmer a priori l'impossibilité de la permanence à travers les siècles de certains traits de caractère. Mais dans ce cas, à quoi attribuer cette permanence ? Au facteur ethnique, historique ou géographique ? Il n'est pas défendu de penser que la géographie humaine nous donnerait peut-être ici les conclusions les plus fermes, les plus exploitables, en tout cas, sur le plan psychologique. Si on admet avec Stéphane Gsell que le climat de

l'Afrique du Nord ne s'est que peu modifié depuis les temps les plus reculés, si les modes de vie de l'ensemble de ce pays se sont toujours déroulés dans le cadre uniforme de l'agriculture et de l'élevage, Carthage exceptée, comment ne pas croire à la possibilité du maintien de certaines constantes psychologiques ? Sans doute ne croyons-nous pas au déterminisme géographique; mais le maintien, à travers des millénaires, des mêmes modes de vie, n'est-il pas de nature à favoriser des réflexes, des habitudes, voire même une mentalité difficiles à changer ? La ténacité des coutumes et des idées paysannes est un fait universellement reconnu.

Sans doute devrions-nous une fois encore signaler des nuances spécifiquement tunisiennes. Il serait arbitraire de circonscrire les modes de vie de la Tunisie uniquement autour de l'agriculture et de l'élevage. Le commerce et l'artisanat n'y ont-ils pas joué un rôle important depuis la plus haute antiquité ?

Quoi qu'il en soit nous n'irons pas jusqu'à nier la légitimité et l'intérêt d'une comparaison entre des époques antérieures et celle de l'époque contemporaine. Encore faut-il que la confrontation ne soit pas tronquée. Or, un coup d'œil général sur la bibliographie de l'Afrique du Nord, laisse au total l'impression que l'interprétation donnée doit davantage à l'analyse du passé et des structures héritées de lui, qu'à l'observation minutieuse du présent.

(A suivre).